Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 12

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198097

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ment, car toi, après tout, c'était ta faute!... Crois-tu que nous avons eu de beaux jours lorsque le propriétaire de la rue des Martyrs nous a chassés!... et les nuits, où après la lâche conduite de cet Eyraud — qui cependant, mon Dieu! avait raison, il ne faut pas jouer avec les mots, tu étais un voleur — les nuits où j'entendais mon Emma sangloter et mordre ses draps pour ne pas crier!... Et l'hiver qui a suivi ton départ, où les petites ont pleuré de froid et presque de faim... Non, Bernard, cela ne se pardonne pas, vois-tu!... tu es malheureux, je te plains, mais c'est toi qui as fait ta destinée, suis-la... et ce n'est pas le jour où nous commençons à respirer, où, à force de privations, nous pouvons vivre sans le souci torturant du lendemain, ce n'est pas ce jour-là que nous pouvons, moi et mes enfants, te rouvrir la porte et te permettre de diminuer notre part... tout affamé que tu es!...

— C'est bien, je me retire... fit-il farouchement en se levant.

A ce moment, un tintement clair de la sonnette retentit, et, la mère étant allée ouvrir, deux explosions de rires frais et perlés, emplirent soudain l'appartement; c'étaient Henriette et Marguerite qui revenaient de l'école... A la vue de l'homme, elles s'arrêtèrent...

— Mais c'est papa?... s'écria subitement la plus grande.

— Papa .. Papa!... répéta Marguerite comme un écho.

Et toutes deux bientôt grimpant sur ses genoux, l'embrassaient naïvement et, innocentes, le questionnaient.

— Oh! papa, quel bonheur de te revoir! s'écriait Henriette, comme il y avait longtemps que tu étais parti!

— Maintenant tu vas rester, n'est-ce pas?... continuait Marguerite.

— Mes chéries, mes belles chéries... murmurait le père, la gorge serrée, les yeux humides, ne pouvant se lasser de les caresser, de les contempler l'une après l'autre.

Et c'étaient mille questions, mille demandes qui partaient en fusée sans même attendre les réponses.

Malgré elle, la mère se sentait émue, un attendrissement involontaire fondait son amère rancune, elle se laissait presque aller à rêver un recommencement avec l'homme qu'en somme jadis elle avait aimé et qui était le père de ses enfants...

Soudain la porte s'ouvrit et Emma et Albert parurent ensemble; étonnés, dans un premier mouvement, ils allaient jeter l'un comme l'autre une exclamation... les petites ne leur en donnèrent pas le temps:

— Emma, Albert!... c'est papa, crièrent-elles toutes deux à la fois.

Hélas! un instant avait suffi pour glacer l'élan filial des nouveaux venus, et quand le père timidement murmura un «bonjour!» qui s'étrangla dans sa gorge, il n'obtint en réponse qu'un autre «bonjour!» sec et froid de la part de son fils; quant à sa fille aînée, elle se contenta de lui jeter un regard muet, à la fois si dédaigneux et si implacable, qu'il demeura sans voix, comme pétrifié et attendant son arrêt.

La situation cependant se tendait de plus en plus, les heures passaient, le moment de dîner était venu et veule, ainsi qu'un chien battu qui se sent de trop, mais ne peut se résoudre à quitter la place, Jules Bernard ne parlait pas de partir; par deux fois déjà, on lui avait fait comprendre qu'il serait temps, il avait feint de n'entendre ni de voir... enfin le potage fut apporté sur la table et toute la famille, lui excepté, s'assit et commença à manger... Alors, son estomac se soulevant et son instinct seul subsistant, l'ancien employé s'écria:

— Dieu!... que cette soupe sent bon!...

— Pourquoi ne te mets-tu pas à table... papa? interrogèrent les petites, étonnées, se tournant vers leur père.

Il y eut un silence terrible; le jeune Albert embarrassé plongea son nez dans son assiette, Mme Bernard, prise de pitié, sentit monter à ses lèvres le mot: «Reste,» mais, ayant regardé sa fille comme pour lui demander son avis — à cette heure, celle-ci représentait matériellement le chef de la famille — elle lut, dans les yeux d'Emma une détermination si froide, une telle volonté de rester inflexible, que son élan miséricordieux, son pardon fut refoulé jusqu'au fond de son être; à son tour, elle n'avait rien entendu, et la demande d'Henriette et de Marguerite demeura un instant sans réponse.

Le père avait suivi du regard cette scène muette, un rayon d'espoir fou avait soulevé son cœur, puis, le voile s'était déchiré, il avait compris que tout était fini... Brusquement il prit son chapeau, et répondant lui-même à la question des petites:

— Non... pas ce soir... je suis attendu!

Et il partit en claquant la porte.

Frédéric BERTHOLD.

Reproduction autorisée pour les journaux ayant un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Souvenirs d'autrefois. — Les musiques ambulantes dans notre canton.

Dans le laps de temps compris entre 1814 et 1864, la musique des rues a présenté chez nous un tableau aussi varié que pittoresque. On rencontrait des musiciens ambulants un peu partout; mais ceux qui avaient le plus de succès, étaient les mineurs avec leur casquette d'uniforme et leur tablier de cuir placé de manière à s'asseoir dessus. C'étaient nos oiseaux de passage. On savait vaguement que ces gens passaient leur vie dans d'immenses souterrains, occupés qu'ils étaient aux travaux des mines.

Leur discipline sévère, leur musique grave et harmonieuse, l'idée qu'on leur donnait chaque année un congé pour aller gagner quelques sous par le monde, leur prêtait quelque chose de fantastique; on leur donnait avec plaisir.

Ils avaient pour collègues les petits Savoyards, avec leur vielle, leur marmotte et souvent un petit frère et une petite sœur. Ces enfants jouaient, chantaient, dansaient d'une manière étrange. On savait que dans les monts sourcilleux de la Savoie, ils avaient laissé une mère à qui ils apporteraient, à la fin de l'automne, le produit de leurs chants. On leur donnait aussi avec plaisir.

Arrivaient ensuite les Bohémiens à la peau basanée, aux cheveux noirs et plats, à l'œil ardent. Leurs femmes, en jupes courtes, munies d'un tambour de basque, dansaient, chantaient en accompagnant les orgues de Barbarie.

Plusieurs de ces orgues de Barbarie montraient des figurines mouvantes, représentant des messieurs, des dames, des officiers, des princes tournant, dansant et tirant le chapeau au public avec une grande révérence.

Puis venaient les *pifferari* italiens avec leurs cornemuses, un chameau et des singes.

Mentionnons aussi les vétérans de la grande armée qui, le ruban à la boutonnière et un instrument à la main, réclamaient aussi une pièce de monnaie.

Maintenant que nous avons vu ce qui se passait dans les rues, voyons ce qui se passait sur les toits.

Les ramoneurs, à cette époque, avaient une formule sacramentelle qu'ils chantaient une fois arrivés au sommet d'une cheminée. Puis venait une chanson. Si la cheminée était basse, le petit ramoneur descendait sur le toit où il se livrait à mille jeux. Ils redescendaient dans l'appartement, lui et son camarade, prenaient un verre de vin, chantaient des *canzonnettes* savoyardes et parlaient de leurs montagnes.

J. Z.

Dames et fleurs.

Les premiers mois de l'année, les fleurs de Nice nous arrivent à Paris par wagons, nous dit le *Voleur* dans sa chronique de la mode. Il y en a partout: dans les rues, sur les petites charrettes; dans nos salons, elles encombrent petits meubles et cheminées, et personne ne s'en plaint, car toutes les femmes, fleurs elles-mêmes, les aiment, ces jolies frileuses.

Une innovation charmante, qui tend à s'implanter dans nos mœurs, est que, aussi bien à la ville qu'à la campagne, dans les grands dîners comme dans les courses du matin, les femmes aient leur corsage orné de fleurs toujours fraîches.

Cet hiver, le camélia était en grande faveur, et il était peu de femmes élégantes n'ayant pas un camélia blanc ou panaché à leur manchon, au col de la pelisse ou à la ceinture de la blouse, ou du corsage apparaissant sous la jaquette.

Le bouquet de violettes, un peu volumineux, remplace en ce moment le camélia.

C'est une mode charmante, et toute femme voudra avoir à sa ceinture ou à son col un bouquet délicat, harmonisé avec la teinte générale du costume.

Beaucoup de jeunes élégantes ont adopté une fleur et portent toujours la même. D'autres, au contraire, se plaisent à varier. Elles aiment tour à tour la rose, les gardénias, les violettes et les œillets variés; puis, les grands jours, les belles orchidées. Alors, la touffe de fleurs fraîches ou artificielles, servant de parure au corsage, est semblable aux fleurs du chapeau. C'est d'un raffinement exquis.

Les grandes favorites, ce sont encore le gardénia, l'orchidée, qui étale la grâce de ses pétales capricieusement découpés. Très chère, d'introduction encore récente, et d'une fantaisie décorative exquise, elle ne pouvait manquer de devenir le signe distinctif des vrais «snobs» élégants.

Que doivent penser de nous les étrangers? — Cueilli dans un numéro, vieux d'une vingtaine d'années, d'une feuille locale vaudoise:

« Nous avons, à plusieurs reprises déjà, attiré l'attention de notre édilité sur la façon défectueuse dont se fait la police des rues. On les arrose, on les balaie, c'est bien; on accompagne au violon, avec les ménagements que réclame leur état, les citoyens « chargés » d'un nombre de chopines dépassant leurs forces et qui se laissent aller sur la voie publique à des manifestations gênantes pour les passants, c'est fort sage aussi. Mais pourquoi tolérer les manières bien plus choquantes auxquelles se livrent les représentants de la gent canine? En voyant à l'angle de nos maisons, à la devanture de nos plus élégants magasins, les traces de leur passage, que doivent penser de nous les étrangers? »

Le mot de notre précédente charade est: *Portefeuille*. Ont répondu juste: MM. Gaud, Brasserie du Simplon; Maurer-Forney, Lausanne; B. Menétrey, Chavannes; Chevalley; Mme Vuataz; Lse Michel, Genève; Eug. Thonney; Cornu-Chapuis, Yverdon; H. Page, Rueyres; C.-F. Porret, à Fresens; M. Berlie, fils, Nyon; F. Fonjallaz, Epesses; A. Lavanchy, au Cerneux-Péquignot; Ernest Michon; Blanc-Décombaz, Vers-chez-les-Blanc; Reutler, Glion; Ulysse Piguet, Vallée de Joux; Durussel, à Clarmont; Guiguer, chapelier, Payerne. — La prime est échue à M. Gaud, à Lausanne.

THÉATRE — Le Juif errant, le beau drame d'Eugène Sue, dont la représentation a été empêchée, dimanche dernier, par des circonstances de la dernière heure, sera donné demain soir à 8 heures.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

On s'abonne au

CONTEUR VAUDOIS

dès le 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.

Les nouveaux abonnés reçoivent gratuitement les numéros du mois précédant la date de leur abonnement.

Prix: Suisse, 1 an, fr. 4,50; 6 mois, fr. 2,50.

Bureau du CONTEUR: *Rue Pépinet, 3.*

Annonces: Agence Haasenstein et Vogler.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit: « Les **Pilules hématogènes du docteur Vindevogel** m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.